

ENSEIGNER LA PSYCHANALYSE AU QUÉBEC À L'UNIVERSITÉ DANS UN DÉPARTEMENT DE LETTRES

Francine Belle-Isle¹

Qu'il soit bien entendu au départ que cette prise de parole n'est pas l'exposé d'un tout savoir dont j'aurais la pleine jouissance, ce qui serait ou bien naïf ou bien prétentieux, certainement en tout cas incompatible avec ce que je m'appête à essayer de vous dire.

Au nord du Québec, plus précisément à Chicoutimi, j'enseigne la psychanalyse à l'université dans un département d'études littéraires — je ne pourrais pas le faire dans un département de psychologie où la méfiance, voire l'hostilité envers la psychanalyse, est clairement avouée. J'enseigne la psychanalyse au service du texte littéraire, une psychanalyse *appliquée* donc, où la priorité du regard est accordée d'entrée de jeu au texte littéraire. C'est de cette expérience — au sens très américain d'*experiment* — que je voudrais rendre compte, d'une expérience très heureuse pour au moins deux raisons, la première parce que je trouve à inscrire là mon désir, la deuxième parce que j'ai la chance d'y réussir, pour mon plus grand bien et à la satisfaction de mes étudiant(e)s. Je me propose donc de revenir avec vous sur une pratique qui est la mienne, qui a connu en plus de 30 ans de carrière professorale bien des détours et des destins. Une pratique que j'ai été appelée à théoriser parce qu'on m'a « commandée » un jour de le faire pour créer un cours de « didactique du texte littéraire », étant entendu qu'y serait directement impliquée la démarche psychanalytique qui était à la base de ma démarche professorale. J'ai trouvé là, en effet, l'occasion d'initier mes étudiants aux tractations et retombées du transfert dans la relation pédagogique bien sûr, mais aussi dans le rapport didactique avec l'objet en cause : le texte littéraire reçu comme une *parole*.

Enseigner dans l'axe de la littérature et de la psychanalyse ne va pas, malgré des affinités bien réelles entre les deux disciplines, sans de nombreux écueils dont celui qui consiste à éviter de mêler les cartes du double jeu. Quand j'enseigne, je suis professeur, pas psychanalyste, même quand j'enseigne plus particulièrement au champ de la psychanalyse. Que je me *souvienn*e de ma pratique analytique quand j'enseigne, c'est souhaitable, que je puisse *encore* en savoir quelque chose, je l'espère, mais je ne suis pas devant mes étudiants en fonction et dans le rôle d'analyste. À ne pas faire la distinction qui s'impose, on ne fait pas long feu, ni comme prof ni comme analyste. Les expériences de catastrophe sont assez limpides pour être convaincantes. Entre autres, le cas du professeur-analyste qui se rabat sur l'exigence de neutralité pour adopter un ton monocorde d'une gravité étudiée, pour éviter de répondre aux questions qui le

contrarient, pour couper vite et court à tout échange discursif. Ou encore, sur l'autre versant des choses, celui de l'analyste-professeur qui entreprend d'expliquer l'inconscient à ses patients...

Compte tenu de cette différence à faire entre le professeur de littérature et l'analyste, mais aussi de l'obligation commune aux deux d'avoir à faire se représenter le sujet comme Voix inscrite dans le langage, comment réussir dans l'enseignement à trouver la bonne distance, la juste mesure d'une position énonciatrice signifiante ? Quelle place occuper dans le discours qui puisse justifier à la fois les visées du littéraire et les objets de la psychanalyse ? Comment être *signe* — ou plutôt faire signe — de ce qui doit être entendu comme venant de l'Autre Scène ? Ici je crois que la définition que donne Peirce du signe — qui est très proche du signifiant tel que nous le saisissons — est très précieuse : « Le signe, ou représentant, est quelque chose qui *tient lieu* de quelque chose pour quelqu'un, à quelque titre ou sous quelque rapport ». Signe flottant en quelque sorte, évocation d'un Autre insu — Peirce ne dit pas forcément « qui tient lieu de quelque chose *d'autre* » —, allusion au réel donc, bien plus que convocation. Il me semble que c'est aussi ce qui règle la relation fondamentale S1 → S2, celle entre le maître agent et le savoir autre, et qui commande au quart de tour près le déplacement de position des quatre discours. Enseigner, dans les conditions qui sont les miennes, discourir forcément et dans l'implication du lien social que suppose ce type de communication, c'est donc pour moi essayer de *tenir lieu* de cette voix autre par où ça passe... ou ça casse.

Le seul des quatre discours — du maître, de l'hystérique, de l'université, de l'analyste —, et c'est là le grand paradoxe de mon quotidien, à être incompatible avec l'enseignement de la psychanalyse, c'est le discours de l'université. Parce que le langage, la conception du langage que l'université défend comme son autorité la plus viscérale y est tout entière assujettie à un Savoir, qui doit être *professé* à des étudiants qui sont là pour le recevoir comme leur dû le plus strict. Il faut dire que l'approche-client est chez nous de l'ordre d'un *marketing* inquiétant, qui peut même s'inscrire en toutes lettres (c'est le cas à l'université Laval à Québec) dans la chartre des étudiants comme pour eux « le droit de comprendre »... Le discours universitaire est donc le véhicule d'un Savoir circonscrit à l'adresse d'étudiants-maîtres par un maître-esclave asservi dans sa production discursive à un pur *transport* de connaissances. Dans ce contexte, on peut le deviner, être la voix de l'insu apparaît

¹ Université du Québec à Chicoutimi

comme une aberration, un sacrilège. Tenter de s'extraire de ce discours universitaire de pouvoir c'est évidemment marquer une dissension qui risque de faire scandale. Pour y arriver sans y laisser sa peau, il faut avoir gagné le droit de le faire, c'est-à-dire avoir donné la preuve qu'on pouvait précisément tenir sans faillir... un discours de maître ! En définitive, savoir imposer la valeur signifiante de son énonciation, prendre place d'autorité à même son discours, pour pouvoir ensuite céder sur cette place, accuser la fêlure dans la voix qui ébranle les certitudes et rappelle la barre d'une parole tout à coup *inquiète* de sa compétence. Pas facile de soutenir cette position-là ! Mais heureusement, les étudiants le plus souvent savent dans le transfert la reconnaître et en apprécier la singularité hors du « disque-ourcourant ». Car, tout bien pesé et en dépit des mécanismes de contrôle qui privilégient le regard incestueux des pairs, il reste que ce sont les étudiants qui décident au bout du compte de la « maîtrise » d'un professeur, quand ils disent, par exemple, que « ce prof-là a un discours », qu'il l'identifie comme sujet par « quelque chose de signifiant » dans sa parole, pas nécessairement comme le plus savant, le plus *sachant*, mais celui qui a un ton, un rythme, un accent, un je-ne-sais-quoi qui *signe* la différence/errance de son verbe.

Cette différence signée s'établit sur un glissement — toujours visé, jamais accompli — du S1 → S2 du Maître vers le a → \$ de l'Analyste, en passant forcément par la Voix hystérique de \$ → S1. Et c'est le passage hystérique qui introduit explicitement, volontairement, le transfert comme écran de scène, quand la voix subitement *cassée* du professeur creuse dans ses mots, dans le sillage de ses mots, la vérité de son désir, objet perdu que sa parole ne fait toujours que mi-dire. Ainsi à l'étudiant qui dans mon cours se voit obligé de *prendre des notes* — parce qu'il sait qu'il ne peut pas les « acheter » en bloc, déjà colligées avant même le premier mot prononcé, comme si tout était déjà *parlé* d'avance — et qui me demande de « répéter » ce que je viens de dire, je dis que je ne peux pas, parce que je ne sais plus exactement ce que je viens de dire, mais que je veux bien essayer d'en reprendre quelque chose. À cette parole hésitante à fixer son chemin une fois pour toutes, l'étudiant s'identifie presque toujours. Non pas comme au double mortifère qui viendrait cautionner sa possible désinvolture face au trésor des signifiants, mais à l'Autre dans lequel il reconnaît le manque-à-savoir auquel est arrimé son désir. J'ai souvent pensé que l'image du labyrinthe pouvait être l'une des plus vivantes métaphores de la parole professorale. Surtout quand il s'agit d'enseigner la psychanalyse ou avec la psychanalyse, il me paraît essentiel de donner à entendre une voix qui invente ses mots, les découvrant en même temps qu'ils sont prononcés, mots impossibles à raturer et comme hasardés sur fond de

doute et de silence. Comment, en effet, amener l'étudiant à l'expérience du discours de l'Autre, l'introduire à la béance, au gouffre, au parcours « effrayant » de la lettre, si la parole du maître n'est pas sentie comme son symptôme le plus vif, si elle ne le découvre pas aussi dans sa dérive de sujet ? Il ne sert à rien de discourir à tous vents si c'est pour faire défaut à ce signal-là, pour refouler en un magnifique déni ce manque-à-être qu'on s'évertue par ailleurs à faire reconnaître. Dans l'enseignement de la psychanalyse comme dans la cure, ici comme ailleurs, il faut pouvoir travailler sans filet. À ceux qui pourraient craindre que cette parole *infléchie* sur elle-même ne mette en cause la compétence du maître, je dirais qu'on a bien tort de prendre l'écouter, fût-il un apprenti, pour un imbécile : il sait parfaitement faire la différence entre l'écroulement d'un savoir bétonné rendu à son ignorance crasse et cette *syncope* dans la voix qui porte la trace d'une parole chercheuse, responsable de ses affects et de ses représentations.

Sur le fil à trois brins de ce discours — du maître, de l'hystérique, de l'analyste —, sur ce fil qui n'est pas d'Ariane même s'il a tout à voir avec le labyrinthe, se tisse une parole d'enseignement *laborieuse* et extemporanée, de jouissance aussi, profondément solitaire et consciente d'avoir à s'arracher toujours à un possible silence :

« J'aimerais bien que, de temps en temps, j'aie une réponse, voire une protestation.

Je suis sorti la dernière fois assez inquiet, pour ne pas dire plus. Ça se trouve pourtant à ma relecture s'avérer pour moi-même tout à fait supportable — c'est ma façon à moi de dire que c'était très bien. Mais je ne serais pas mécontent si quelqu'un pouvait me donner le témoignage d'en avoir entendu quelque chose. Il suffirait qu'une main se lève pour qu'à cette main, si je puis dire, je donne la parole.

Je vois qu'il n'en est rien, de sorte qu'il faut donc que je continue.

[...]

Voilà, je vous quitte.

Est-ce que je vous dis à l'année prochaine ? Vous remarquerez que je ne vous ai jamais, jamais dit ça. Pour une très simple raison — c'est que je n'ai jamais pu, depuis vingt ans, si je continuais l'année prochaine. Ça, ça fait partie de mon destin d'objet a. » (Lacan, *Encore*, Ed. du Seuil, 1975, p. 83 et 133)

Ainsi le maître à ses disciples.